

**Béatrice de Planissoles, une femme libérée :  
un cas de transfert de l'histoire française au drame écossais.**

Jean BERTON (PR, Université Le Mirail, Toulouse 2, CAS, EA 801)

La pièce en un acte, *Beatrice*, de Ian Brown est un transfert déclaré d'éléments de *Montaillou*<sup>1</sup>, l'étude historique du village de Montaillou aux temps de l'Inquisition, de Le Roy Ladurie, vers un monologue dramatique. Béatrice vient d'être libérée des geôles de l'Inquisition et, de retour dans son village, elle raconte sa vie aux auditeurs, tenant lieu des villageois, avec l'espoir, tension dramatique oblige, qu'ils ne la rejettent pas. On pourrait imaginer qu'un metteur en scène, pour être en accord avec la pratique de Robert Hossein des années 2009 ou 2010 (à l'instar de l'affaire Sez nec), fasse délibérer le public pour décider d'autoriser Béatrice à rester chez elle ou de la chasser du village. Cette autobiographie pourrait s'intituler : mes amours. En effet, Béatrice de Planissoles<sup>2</sup> raconte sa vie d'épouse fidèle, de mère aimante et de maîtresse honnête sur un fond d'Inquisition menée par l'église catholique romaine contre les cathares auxquels Béatrice est associée bon gré mal gré : « Mais quand ça a commencé, l'Inquisition vous damnait, vous et tous ceux qui étaient vos amis. Qui touche l'hérétique, disaient-ils, touche la poix. La culpabilité par association [...] »<sup>3</sup>(288)

Le récit est un mélange séduisant de violence et de douceur, de trahison et de sincérité. Béatrice est parfois confuse dans son propos s'adressant à son auditoire et à ses amants. Mais elle est souvent naïvement comique. Et l'auteur, Ian Brown, étant écossais, la voix de sa Béatrice (à qui je prête volontiers un accent occitan dans la version française) a des intonations du nord de l'Écosse. En effet, l'histoire de son pays, clairement perceptible à l'auditeur averti, transparait en filigrane à travers l'histoire des rebelles cathares.

Brown conserve le cadre géographique de la Haute Ariège et historique de la mise au pas des cathares natifs d'une région française trop attachée à son indépendance. Brown fait siennes les

caractéristiques de la vie dans les montagnes et les vallées cathares et il les concentre sur un personnage féminin : une veuve qui vient d'être libérée des prisons de l'Inquisition. Nous pouvons nous référer, à notre tour, à l'image métaphore du four solaire d'Odeillo<sup>4</sup> de Font-Romeu-Odeillo-Via en Cerdagne, dans le département des Pyrénées-Orientales voisin de l'Ariège : le rayonnement cathare est capté par l'historien Emmanuel Le Roy Ladurie, puis concentré dans son ouvrage *Montaillou*, et le produit est transféré dans *Beatrice*, la pièce dramatique de Brown. Dans la mesure où Béatrice est le seul personnage (éponyme) du monologue, on peut dire qu'elle incarne et transforme en épreuve personnelle toute la tragédie de la destruction du village cathare.

En racontant ses rapports avec ses voisins, sa famille, ses amants, Béatrice les fait revivre dans son monologue. Béatrice se livre à son public, censé être ses voisins, après s'être confessée à ses juges et interrogateurs. Si le fond de son récit peut être pris pour réaliste, il n'est pas démontrable que ses aveux à ses juges soient l'expression de la vérité puisqu'elle doit défendre sa liberté ; et, se racontant à ses voisins pour les convaincre de ne pas l'expulser du village tant pour avoir été accusée d'hérésie que pour avoir peut-être trahi, Béatrice module son propos pour parvenir à ses fins. La trahison, notamment celle de Pierre, motivée par la vengeance et l'envie est un thème universel qui trouve des échos puissants chez un auditoire français, surtout lorsqu'elle se réalise dans le contexte de l'occupation étrangère d'un territoire indépendant :

Je tiens ces paysans de Montaillou comme je le veux. Je suis leur curé. Leurs femmes me servent comme je l'entends et maintenant que l'Inquisition est arrivée, je les ai entièrement sous contrôle. [...] Si j'ai le pouvoir, ma famille a le pouvoir. Ma famille est riche. Maintenant, je peux l'aider à s'enrichir davantage et à se protéger davantage. Mais il y a encore des gens un peu partout qui ont insulté ma famille. (310)

Le texte qui nous concerne relève exclusivement de la littérature de théâtre. Il vise à émouvoir et à faire réfléchir. Le bilan autobiographique de Béatrice se doit d'être édifiant quant à la condition des femmes au Moyen-Âge, et il ouvre des perspectives de

comparaison avec l'époque du spectateur. Ce personnage féminin n'est pas tragique, bien que soient violentes les circonstances historiques de la répression des cathares par le double pouvoir royal et ecclésiastique : quoiqu'ayant souffert de la réclusion et des interrogatoires, Béatrice est condamnée à une peine relativement légère. De plus, son innocence fait débat : elle était cathare sans être prosélyte ni même convaincue.

Hérétique, c'est un bien grand mot. [...] Mais je ne crois pas à l'hérésie. Je suis chez moi ici. Je veux y rester. Je me suis repentie, je me suis confessée. Autrefois, j'étais tentée par la pensée cathare, c'est tout. Mais maintenant je n'y crois plus. (295)

Son adhésion était plus sociale et familiale que spirituelle. Béatrice, personnage féminin intelligent, fait montre de distanciation. Béatrice est une épouse honnête et une mère aimante ; mais c'est aussi une femme libérée qui, une fois veuve, prend des amants – n'y a-t-il pas un effet de superposition de transfert de la liberté de la femme du treizième siècle sur celle de la période post-1968 ? Son charisme et ses charmes ne la desservent pas, dans une perspective purement sociale ; cependant, deux de ses amants, et non des moindres, sont des prêtres, qui ont fait le vœu de chasteté. La description du comportement de ces deux amants permet au spectateur du vingt-et-unième siècle d'absoudre volontiers Béatrice qui ne veut que donner et prendre du plaisir. Un confesseur orthodoxe peut avoir une grille de lecture différente, probablement en attribuant à Béatrice le rôle de la tentatrice, à l'image d'Eve :

Les Cathares croient que toutes les femmes sont à la source du péché et que d'aller avec une femme, ça change rien si elle est mariée ou pas. C'est le même genre de péché. Et qu'on ne peut s'en absoudre que par l'abstinence totale ou par la repentance quand vient sa dernière heure. (289)

Quoi qu'il en soit, Ian Brown, dans sa dramatisation du personnage, met en avant la modernité de la femme du Moyen-Âge telle qu'elle est généralement décrite par les historiens. Ayant atteint la cinquantaine, l'héroïne sait qu'il lui reste, statistiquement, peu d'années à vivre, et elle veut les vivre auprès de ses filles aimantes. L'émotion suscitée par son humanité est mise en balance avec le

manque de conviction religieuse dont elle fait état. La chaleur humaine qui la caractérise la place en opposition aux croyances cathares et permet de relativiser les oppositions religieuses pour mieux souligner la force du pouvoir détenu par les personnages masculins. Et l'évocation de la sorcellerie, faite par Béatrice pour la rejeter au profit du désir physique et de l'attirance sexuelle partagée, la libère de toute possibilité de personnage maléfique et pervers.

Dans son récit autobiographique, Béatrice nous dit qu'elle a épousé Bérenger de Rocquefort en premières noces, dont elle a eu quatre filles. Elle était domiciliée dans les montagnes de la haute Ariège. En secondes noces elle a épousé Orthon de Lagleize dont elle n'a pas eu d'enfant : pour ce faire elle est descendue dans la plaine pour vivre à Varilhes – « habitant entre Foix, où vivait le comte, et Pamiers, où vivait l'évêque avec son Inquisition » (302). Béatrice oppose le bon air des montagnes à l'air vicié des basses terres. Le fait d'avoir eu Pierre Clergue pour amant dans les montagnes et Barthélémy dans la plaine montre qu'elle n'a pas changé fondamentalement : elle a aimé Pierre et Barthélémy pour des raisons différentes mais de manière intense et sincère. La différence entre ces deux amants réside dans le fait que Pierre, tout pervers qu'il fût, n'a jamais trahi Béatrice, alors que Barthélémy l'a dénoncée à l'Inquisition :

Mais [Barthélémy] a découvert mon passé d'hérétique. Il a commencé à s'en prendre à moi. Il me traitait de vieille méchante et de sorcière. Et puis il est parti. Il m'avait dit que s'il se retrouvait dans le diocèse de Pamiers, ou dans n'importe quelle paroisse où il y avait un inquisiteur, il me ferait arrêter. (312)

La subjectivité de Béatrice nous parlant de ses amours ne saurait être remise en cause. « Tous ces hommes... Attendez ! que je me souvienne dans l'ordre. Bérenger... je l'ai épousé. Raymond... il était sous mon lit. Pathau... il m'a violée. Bérenger... il est mort. Pathau... j'ai vécu avec lui. Pierre... je l'ai aimé. Pierre... je l'ai aimé. » (291) Il en va de même lorsqu'elle oppose sa région natale des hautes terres à la région de son second mari, dans les basses terres. Cette dichotomie relevant de l'altitude permet à Béatrice de

confronter la liberté réclamée des cathares à la répression du pouvoir royal adossé à celui de l'église d'état : « La cause première, c'était l'Église et le roi et leur besoin de nous gouverner tous. » (312) Le contexte du récit fictionnel de Béatrice est un transfert conforme au contexte politique et historique de la période. Il suffit à l'auditeur français. En revanche l'auditeur, ou spectateur écossais, à qui la pièce s'adresse en priorité, perçoit le calque des événements historiques des XVII<sup>e</sup>, XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles où les partisans de l'église établie d'Écosse sont allés convertir les catholiques des Hautes-Terres et des Iles Hébrides, trop proches de l'église catholique romaine d'Irlande : il fallait extirper les idées papistes. La conversion se faisait tantôt par la persuasion et la démonstration, tantôt par la contrainte et la violence. La culpabilisation a toujours été une arme psychologique puissante : elle a été mise en œuvre avec la même force en Haute Ariège que dans les Hautes-Terres et les Iles Hébrides.

Parce qu'elle est native du sud de la France, Béatrice, femme à forte personnalité, est aussi un personnage exotique pour le spectateur écossais, qui peut être tenté d'établir quelques comparaisons avec le personnage de Bertha au comportement sexuel excessif dans *Jane Eyre* de Charlotte Brontë. Le personnage de Béatrice, qui permet des liens de transtextualité forts, facilite au lecteur ou spectateur la possibilité d'opérer spontanément des transferts contextuels entre la France du Moyen-Âge et l'Écosse des conflits de religion. L'évocation de sorcellerie est un vecteur puissant de conflit politique déguisé en épuration religieuse – Jacques VI d'Écosse a su pratiquer la chasse aux sorcières, notamment à celles de North Berwick qui avaient, disait-on, soulevé des tempêtes pour contrecarrer son retour en 1590 : « Barthélémy qui m'a ensorcelée. Barthélémy que j'adorais. Mais il a découvert mon passé d'hérétique. Il a commencé à s'en prendre à moi. Il me traitait de vieille méchante et de sorcière. » (312) En Écosse, au XVIII<sup>e</sup> siècle, il s'agissait bien d'anéantir le système clanique pour imposer le système politique anglo-saxon : il fallait extirper le papisme, donc convertir les indigènes au protestantisme calviniste et éradiquer la langue gaélique<sup>5</sup>. Le sujet a été abondamment traité tant

par les historiens que les romanciers et dramaturges, tels que John McGrath dans *The Cheviot, the Stag and the Black Black Oil* (1974).

Les opérations de transfert sont manifestes et se réalisent à divers niveaux selon le degré de culture et d'intérêt du lecteur-spectateur, grâce au personnage tout à la fois fort et fragile de la femme amoureuse et déterminée à assumer sa liberté. Béatrice de Planissoles devient une icône littéraire du féminisme et trouve une place originale dans la galerie des femmes indépendantes mais émouvantes, et des personnages féminins soumis à leur passion amoureuse et libres dans leur environnement social. La liberté de ton rappelle celle du *Monologue du vagin* d'Eve Ensler (1996) ; et la puissance de la volonté face au déterminisme permet un rapprochement avec le *Dialogue des Carmélites* de Georges Bernanos (1949). En effet, la réplique du commissaire investissant le carmel est un écho de ce qu'auraient pu déclarer les inquisiteurs arrivant à Montaillou :

A quoi servirait d'avoir pris la Bastille si la Nation tolérait d'autres bastilles telles que celles-ci, mille fois plus exécrables que l'autre parce que ce n'est pas au despotisme, mais à la superstition et au mensonge qu'y sont sacrifiées chaque jour des victimes innocentes. Oui, cette maison est une bastille, et nous détruirons ce repaire<sup>6</sup>.

Enfin, la Béatrice de Ian Brown a une homologue écossaise dans le personnage emblématique de la Mrs Scott que Iain Crichton Smith a choisie pour servir d'héroïne dans son roman *Consider the Lilies*<sup>7</sup> : le récit met en avant ce personnage de vieille femme, pourtant presbytérienne, qui est expulsée de chez elle par Patrick Sellar, personnage historique, pour servir les intérêts du Duc, propriétaire des lieux. Pour Mrs Scott, qui, contrairement à Béatrice de Planissoles, n'a pas su garder son mari et son fils auprès d'elle, cette éviction n'a aucun sens. Et le pasteur de sa paroisse non seulement lui refuse aide et soutien mais il lui reproche sa culpabilité : cette attitude choquante mais singulière a quelque vérité attestée par de multiples témoignages de comportements analogues. Le contexte historique, politique et religieux de Mrs Scott est différent de celui de Béatrice de Panissoles, et le comportement amoureux des deux héroïnes n'a rien de comparable ; cependant le

lecteur et spectateur écossais peut mettre en miroir ces deux femmes âgées qui traversent des épreuves dont elles ne comprennent ni les tenants, ni les aboutissants :

They wanted me to tell them about Mr. MacLeod sending me to the minister ; about him wanting me to stir up hatred against the minister and the Duke. I couldn't understand. (Smyth, Price, Hepburn 38 – sc. 12).

Seule la dignité de leur attitude devant leurs juges permet une opération de transfert favorisée par l'empathie éprouvée par le lecteur et spectateur.

---

1 Emmanuel Le Roy Ladurie, *Montaillou, village occitan de 1294 à 1324*, Paris, Gallimard, 1975.

2 Les références au texte renvoient à la traduction française, donnée ci-après.

3 Toutes les citations sont tirées de la traduction publiée ci-après. Le numéro de page est celui de cette première édition du texte.

4 Symbole mondial de l'énergie solaire en France, le grand four solaire d'Odeillo est situé dans la commune de Font-Romeu, dans la région du Languedoc-Roussillon.

5 Brown ne fait pas mentionner à son héroïne la question linguistique, à savoir la confrontation langue d'oc et langue d'oïl : le sujet est à l'évidence moins pertinent.

6 Georges Bernanos, *Dialogues des carmélites*, Paris, Gallimard, 1961, troisième tableau, sc. 11, p. 1642. L'indignation des carmélites, au quatrième tableau, sc.

7, p. 1661, est à l'égal de celle des cathares pourchassés :

SŒUR CONSTANCE. Est-il croyable qu'on laisse ainsi traquer les prêtres dans un pays chrétien ? Les Français sont-ils maintenant si lâches ?

SŒUR MATHILDE. Ils ont peur. Tout le monde a peur. [...].

7 Iain Crichton Smith, *Consider the Lilies*, Édimbourg, Canongate, 1987 (Victor Gollancz, 1968). Le texte du roman de Crichton Smith a été transformé en texte dramatique par Harriet Smyth et Anna Price, intitulé *Consider the Lilies*. Le script revu par Anna Hepburn a été paginé et structuré en treize scènes. Le texte dramatique n'a pas été publié, à ce jour, mais une copie m'a été transmise gracieusement. Le texte est daté de 1989. Le texte a été joué en 1989-90, selon Anna Hepburn qui n'a pas pu donner davantage de précisions.

Dans un courriel daté du 9 septembre 2010 11:32, Anna Hepburn m'écrit :

Dear Jean, [...] I will send you script copies by post, as I don't have a 'Lilies' one on my computer, and really I do need to type out a new script, so please

---

forgive the age of this one. I will get round to it when I have time, but am still very busy at the moment. Best Wishes. Anna